

DU MOI AU NOUS : MAURICE REGNAUT OU L'INSOMNIAQUE RÊVEUR

Jean-Paul Gavard-Perret

Contrairement aux romantiques ou aux symbolistes Maurice Regnaut n'a jamais placé le « moi » au centre de ses préoccupations mais le « nous ». Et qui plus est un « nous » inquiet, souvent tourmenté par l'angoisse de la misère du monde sous ses diverses formes. La terreur provoquée par l'état du monde fait que ce « nous » est là pour rappeler la menace du temps et de l'histoire dans une œuvre aux teintes sombres comparables à celles que l'on rencontre dans le cinéma de Fassbinder que Regnaut connaissait bien. Le caractère inquiétant que revêt ce « nous » tient à notre propre portrait qu'il porte en lui. Chez l'auteur comme dans *Le Horla* de Maupassant, le « nous » semble habité par une entité étrangère. Le monde de Regnaut est donc un monde inquiétant : les intérieurs humains y sont hantés parfois même déserts même si l'auteur veut croire à l'humain. Ses œuvres sont habitées d'une présence invisible, noire, quasi morbide. L'auteur, quand il se retirait dans sa « tour », a créé une œuvre dont l'intensité culmine dans le regard qu'il porte sur le monde. L'être saisi entre présence et absence, existe toujours telle une énigme dans une œuvre qui n'a encore pas la place qu'elle mérite dans l'histoire "officielle" de la littérature du XXe siècle. À la fois réaliste et oniriste mais toujours critique, l'auteur a su scruter l'univers dans lequel il vivait. Interprète de certaines angoisses « sociales » il s'est toujours méfié des connivences qu'entretient l'écrivain avec son ego et a toujours tenté de lutter contre un état de chose qui veut faire croire que l'immobilisme du type capitaliste serait le destin inéluctable de la moins pire des aliénations.

Passionné par le théâtre (il fut un compagnon de route de l'irremplaçable revue Théâtre Populaire) il est devenu le visionnaire d'une réalité qu'il inscrit à la charnière d'une sorte de symbolisme poétique et d'un expressionnisme très personnel. Son talent s'est épanoui loin des académies et même des clans et de leurs sacerdoxes qui ont fait même de Brecht un théâtre de mandarins jusqu'à le faire capoter dans l'oubli ou l'indifférence. Et c'est à cet éloignement que l'on doit sans doute l'indifférence relative avec laquelle son œuvre reste traitée. Admirateur et fin connaisseur de la littérature allemande, il retient autant Rilke que Brecht parmi ses « phares ». Comme lui, il s'est méfié d'une posture ou d'une imposture socio-démocrate des écrivains qui rouges à l'extérieur restent blancs à l'intérieur. Il a su dévoiler ce que cache la réalité apparemment anodine qui l'entoure. Regnaut reste le poète des solitudes inquiétantes, des visages hallucinés (ce que Brecht pour sa part définit comme « saouls »). L'originalité de sa vision s'est imposée peu à peu d'abord au sein d'éditions militantes (comme les éditions Oswald) avant de rejoindre des éditeurs moins marqués politiquement. Il est vrai qu'à l'analyse du réel il joint peu à peu une introspection intense, aboutissant à ce « Nous » terminal qui condense son expérience. Ses goûts littéraires, ses penchants à la mélancolie et en font un écrivain attaché à l'univers de Fassbinder où surgissent souvent des êtres à l'affût de méfaits à commettre, prêts à s'infiltrer partout afin de semer la discorde et la terreur, des fils de ce "M. le maudit" et tout aussi maudits que ce dernier et expert en aliénation.

D'une certaine manière l'œuvre de Regnaut peut inciter les alcooliques et même ceux qui ne le sont pas à boire sans jamais atteindre l'ivresse de l'oubli. Elle pousse les filles perdues dans les bras du désespéré pour qu'ensemble, ils ravivent leurs plaies. L'auteur a souvent montré comment on attache du plomb aux chevilles des malheureux pour mieux les faire plonger sans qu'ils puissent remonter ou comment l'homme anéanti par la ruine, marche sur les doigts de celui qui s'accroche au bord du précipice ou appuie sur la tête de celle qui se noie dans ses larmes. Il y a souvent aussi chez ses personnages la tristesse de l'orphelin qui soupire à la fenêtre, l'amertume de l'amante délaissée ou l'atroce solitude du vieillard cloué au lit. D'une certaine façon on a toujours l'impression

que l'auteur rôde dans les bas-fonds ou dans les couloirs d'hôpitaux à la recherche de victimes de maladies dont on ne guérit pas, des corps qui se dégradent en de lentes agonies et des douleurs lancinantes. Tous ses personnages semblent ne connaître ni trêve, ni répit. Émerge une sorte de colère inconsolable et une infinie tristesse à voir le monde tel qu'il est avec tous ses salauds qui triomphent en secret.

Une telle œuvre dans sa simplicité aussi expressionniste que symboliste permet de contempler bien des ravages et un étrange vertige s'empare de celle ou celui qui se confronte à de tels textes. Mais la question que Regnaut semble poser : "Comment venir à bout de tant de maux ?" reste sans réponse. L'écrivain semble déformer le monde en fonction de sa subjectivité. Mais est-ce une déformation ? Farouchement indépendant, celui qui ne s'est jamais lié à une véritable famille ou à un programme et s'est isolé entouré de quelques amis éclairés et fidèles et de quelques poètes qui l'ont compris laisse derrière lui une œuvre majeure. Ses textes font penser parfois à des calligraphies au silence angoissant. Maître des figures solitaires, comme des foules, Regnaut ne triche pas et rend perceptible l'âme mystérieuse du quotidien. Ce magicien du silence, cet insomniaque rêveur solitaire nous a livré une œuvre importante qui demeure peut-être l'arrivée d'une nouvelle ère d'une littérature engagée mais dont l'engagement ne se limite pas à des mots d'ordre. On aimerait parler, comme thème majeur, d'un appel à la fraternité si ce mot n'avait pas été confisqué par une politicienne à la mode.

Son approche n'est donc pas strictement politique. Au contraire même. Elle reste plus viscérale et poétique mais c'est ce qui en fait le poids. Il accède ainsi dans les territoires social et politique à d'autres terrains à l'intérieur de sorte de réseaux aérauliques. Nous sommes plongés de la sorte au cœur du réel pour sa conquête ou sa reconquête, et pour une autre chimie du corps et de ce qui l'entoure. Le réel est retourné car il s'agit de faire exploser de l'intime là où celui de la majorité est nié. D'où cette irradiation, ce lyrisme expression d'un sentiment lourd, poignant autant que retenu qui parcourent l'œuvre. Rien n'est donné, rien n'enfle - c'est sans doute ce qui fait le prix de l'œuvre : cette force centrifuge qui représente chez Regnaut sa seule exaltation et sa maîtrise. Ici pas de métaphore - qui n'est toujours qu'une "commodité" de la « conversation » - mais juste la force de la prise dont dépendent la justesse et l'originalité de l'œuvre, autrement dit la « surprise » durable qu'elle provoque et qui reconstruit la trame perdue par la conscience ordinaire. La force naît ainsi de la fusion et de la désarticulation entre la poésie et le réel : chiasmes et anacoluthes complotent pour casser un cours admis. C'est comme cela que la conscience s'ouvre : par élimination et illumination, compression et éclatement pour une force de vie et une dimension inédite de la connaissance sans quoi l'art n'est qu'un aimable divertissement et un placebo sur la représentation des maladies de la société du temps.

Des appels surgissent. La présence est. Elle s'est chez Regnaut connectée non à une suite de « moi » mais vers des « nous ». Il faut accepter d'être en une vibration essentielle en ce jeu (mouvement) de la création qui est saut dans le vide. Ajoutons que le projet littéraire de l'auteur fut double. Il chercha à relever et à révéler un territoire du réel, c'est-à-dire à l'identifier. Mais sa fonction demeura tout autant de le constituer en tant que banque de données afin d'en proposer une étude spécifique à travers une stratégie esthétique nouvelle. Celle-ci est conforme à ce que Brecht disait dans une lettre à propos de "La Mère" que Regnaut a traduit : "Pourquoi craindre ce qui est nouveau? Pourquoi craindre ce qui est-ce difficile à réaliser ? ". Cette (double) question centrale demeura pour lui essentielle. Regnaut a su à partir de là réactiver le réveil du lecteur dans une période où la littérature a perdu largement sa dimension sociale au « profit » d'une vision égotique ou historique. Il n'a cessé de dissiper bien des malentendus en particulier ceux de la mise à distance du réel et du présent lorsque est nié l'importance fondamentale de la lutte des classes... On le constate tous les jours. C'est pourquoi l'œuvre a encore beaucoup à nous apprendre.